

Poèmes

Linda Maria Baros

Number 15, Spring 2008

Écrire entre bruit et silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/647ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Baros, L. M. (2008). Poèmes. *Contre-jour*, (15), 9–16.

LES ENFANTS PASSÉS AU TAMIS

C'est pour toi, pour que tu sois plus grande et plus belle
et plus droite,
que je me suis coupé le cœur en deux,
comme un sabot d'agneau.

J'ai volé et j'ai menti, j'ai craché du sang.

J'ai lavé des cadavres
et j'ai dormi sur des sacs plastique
remplis de déchets trouvés dans les poubelles,
dans des rues qui gardent toujours
un couteau à la main j'ai dormi,
parmi les écailles des vieux mendiants de la ville,
qui, en ton honneur, se sont laissé pousser
la barbe jusqu'aux chevilles,
comme les anciens Sumériens
partis chasser des lions pour leurs bien-aimées.

C'est pour toi que je me suis laissé hanter
par les cagous de minuit,
c'est auprès de toi que j'ai pleuré quand tu grattais la terre
avec les ongles, comme un cheval aux yeux arrachés,
j'ai pleuré, comme une suicidaire
dont le train réchauffe les jambes.

J'ai vécu parmi les enfants de la rue
qui inhalent de la colle, livides
comme quelques grosses pierres bercées
par les filets de l'éther,
que le tamis fait tourner dans le concasseur,
dans les égouts.

C'est pour toi que j'ai hurlé à la croisée des chemins, hissée
— sur quelque raclage hissée —
dans les fourches des barbeaux.
Je me suis laissé voler par les casseurs, par les magouilleurs,
dans le vacarme des cuillères grandes comme une pelle,
qui tintaient dans les gamelles.

J'ai erré à travers les troquets
qui sentaient le gaz, le chipset brûlé, le réseau,
je me suis frottée aux pyramides de vodka
et aux mains de tes grands hommes
— comme un chat qui se frotte au manuel d'électricité —,
ils ont aussi empourpré mon autre joue,
sans cesse leurs doigts ont heurté ma côte
et ils ont coupé mon cœur en quatre,
en riant, « parce que les auras des saintes sont ainsi »,
et ils m'ont passée au tamis
en même temps que tes autres enfants,
ils m'ont mis le bâillon d'autres paroles.

En ton nom, j'ai caché, comme une ordure,
dans mes poches, parmi les hardes,
les rats vigoureux de la trahison.

J'ai nourri, c'est avec ma chair
que j'ai nourri le pitbull du cachot.

J'ai pleuré, quand tu grattais la terre avec les ongles,
tout comme les chevaux aux yeux arrachés.

Oui, c'est pour toi que je suis entrée en force dans ce monde
comme une vague de sang
qui ne trouve plus son chemin vers le cœur.

LE PHACOCHÈRE

Je passe comme un orage dans les grands boulevards,
je m'arrête aux carrefours et pousse des cris déchirants
— les hanches déchirées par une meute de chiens —,
je hèle les taxis des grands parcs qui dorment
la tête renversée sur le violon,
je hurle, comme piégée dans le filet élastique, vaporeux,
d'une mine anti-personnelle qu'on vient d'enclencher.

Les passants, étonnés, arrêtent de mâcher les affiches ;
dans leurs poches cliquettent l'avoine et la faute.

Me barrent le chemin de vieilles ambulances
qui transportent le vent sans souffle sur les brancards.
Les passants, effrayés, regardent les sacs noirs en plastique,
les toiles de tente.
Ils parlent devant la chapellerie du coin
des choses qui se passent là-bas,
dans le lointain, où sont allés les autres et toi.
De la portée toujours plus longue des mitrailleuses,
du paradoxe civil des échanges de feux.
De cet endroit où tirent les canons,
où les tanks tournent en force
— aux mouvements ithyphalliques —,
où la poignée d'éclats d'obus est toujours bien répartie.

Où es-tu ? — je hurle à la croisée des chemins
et, cubiques, les larmes s'écoulent sur ma poitrine,
comme les dés jetés
par quelques généraux de paille.

Oh, je le sais bien — les soldats ramassent toujours les larmes
dans leurs casques de camouflage,
tandis qu'ils se jettent sous les chenilles, en plein feu,

comme c'est écrit dans le règlement ;
les ramassent aussi les blessés qu'on relève des rigoles,
ceux qui sont collés au chalumeau à la bordure,
les soldats écrasés,
lourds comme des ailes transpercées par les balles.

Là-bas, dans le lointain, il y a la guerre,
comme un phacochère sournois, au pas rusé,
qui court par-dessus les êtres vivants,
par-dessus les dormeurs.

Le phacochère qui s'empare de la terre, des larmes, de l'âme ;
qui veut taillader sur le visage des recrues
son image et sa ressemblance,
qui veut leur enfoncer des idées dans la tête
avec une barre de fer,
en les cinglant avec sa corde rougie de sang,
la corde avec laquelle il fouette,
fend, étrangle, lisse...

Là-bas, dans le lointain, il marque son pas
sur le sens de la vie,
il cloue les portes, embrase les murs, carbonise.
Là-bas, il intime à la poussière l'ordre
de préparer pour toi aussi, mon amour,
parmi les assauts et les éboulements,
une toile de tente...

SDF

Les vieux, les grands enfants de la ville, rampent à plat ventre,
ils entrent dans leur maison de carton, sur les trottoirs,
et grouillent dans les recoins,
comme s'ils voulaient déjà se faire une place sous la terre.
Ils se traînent sur une bouche de canalisation embuée
(c'est ainsi qu'ils renforcent leurs liens avec les profondeurs),
comme des poules géantes
qui couvent leurs fleurs, la moisissure.

Les grands, les vieux enfants de la ville, rampent à plat ventre
et crachent dans le wittman de la rue
comme dans une soupe.

Le dieu des canalisations les enveloppe
soigneusement dans un nuage, comme des anges.

À TRAVERS LE LAC DE GARANCE

Ceux qui s'en vont, presque transparents, légers,
— tu devines leurs restes tuméfiés
à travers le lac de garance des bandages —,
ceux qui s'en vont, c'est une chose bien connue, passent
parmi les rameaux d'oliviers, comme à travers un voile
qui ondule dans l'air. Ils lèvent les barrières
avec leurs poitrines
et passent.

Leur iris ressemble à une porte claquée,
à un verrou qui tombe, à une geôle.
Ils veulent dire quelque chose avec leurs lèvres terreuses
avant que la lave de leurs joues ne s'écoule, bleuie,
jusqu'à la dernière goutte.

C'est ainsi que passent ceux qui s'en vont,
à travers les jardins d'or de la nuit,
comme quelques parents qui n'ont plus le temps de regarder,
au moins une fois, en arrière.

LEGATO

Entremêlées sont nos langues
tant que nous sommes au monde.

Tant que dure le scintillement
d'un bûcher
et le tintement de la poignée de monnaie
d'Alpha Centauri.

Tant qu'Andromède arrive à échapper
à l'étreinte incandescente de l'obscurité
et que nous, nous échappons
à ses trépanations étincelantes.

Tant que les fusées lumineuses des météorites,
éclairant la fosse commune
— spiralé son entonnoir, jugulaire, fibreux — ,
suturent les paupières du grand rêveur.

Tant que nous sommes au monde.
L'un contre l'autre. Silence contre silence.

Poèmes inédits tirés du recueil *L'Autoroute A4 et d'autres poèmes*, en cours de publication.